



26 • JUIN 2019

Le jeu

Revue de l'Association des anciens élèves, élèves et amis de l'École normale supérieure

SOMMAIRE

Éditorial	7
LE DOSSIER : LE JEU	
Enjeux du jeu : mot, concept, métaphore ou modèle, <i>Catherine Costentin</i>	11
Hasard et divertissements	17
De quel jeu sommes-nous les pions selon Héraclite et Platon ? <i>Arnaud Macé</i>	17
Jouer ou ne pas jouer : la question de Blaise Pascal, <i>Laurent Thirouin</i>	22
On joue aussi, en premier, avec les mots. Pourquoi ? <i>Jacques Nassif</i>	26
La théorie des jeux, des mathématiques au service de la société, <i>Antonin Macé</i>	31
À quoi jouent les électeurs ? <i>Jean-François Laslier</i>	35
Jeu, hasard, mérite et équité, <i>Julien Guyon</i>	37
Enjeux	45
Les gènes : un jeu à multiples facettes, <i>Hervé Le Guyader</i>	45
Ce jeu qui fait l'animal... et qui fait aussi l'homme, <i>Georges Chapouthier</i>	51
Les cours de récréation, école efficace et joyeuse des stéréotypes de genre, <i>Christian Baudelot</i>	55
Jeux et jouets, <i>Étienne Guyon et Roland Lehoucq</i>	57
Une approche innovante pour l'apprentissage de la langue française par les jeux vidéo, <i>Nicolas Leymonerie</i>	61
Les jeux vidéo grand public : apprendre en s'amusant ? <i>David Louapre</i>	66
Du monde du renseignement au monde des courses et jeux, <i>Bernard Besson</i>	70
Jeu pathologique : pourquoi et comment bascule-t-on du plaisir vers l'addiction ? <i>Alexandra Pham-Scottet</i>	77
<hr/>	
<i>L'Archicube</i> n° 26, juin 2019	3



Jeux d'écritures	83
Le jeu poétique des lettres et des chiffres, de l'Antiquité à nos jours, <i>Romain Vaissermann</i>	83
La lettre perdue : un exemple du jeu dans le texte biblique, <i>Philippe Lefebvre</i>	90
Mallarmé et les règles du jeu. Quelques réflexions à l'usage du « Lecteur habile », <i>Elsa Courant</i>	95
Proust ou portrait d'un jeune homme en joueur, <i>Thanh-Vân Ton-That</i>	98
À propos du <i>Joueur</i> de Dostoïevski, <i>Gérard Abensour</i>	103
Stefan Zweig chez les joueurs, <i>Jean-Pierre Lefebvre</i>	109
Le roman à énigme comme jeu, <i>Dominique Descotes</i>	112
Jeux de sociétés	118
Jeux et sports préhispaniques, <i>Éric Taladoire</i>	118
Jouez pour l'au-delà ! <i>Guy Lecuyot</i>	123
D'Olympie (776 avant notre ère) à Rio de Janeiro (2016) en passant par Athènes (1896), <i>Jean-Paul Thuillier</i>	126
Du jeu dans le football, <i>Laurent Perpère</i>	132
Jeux de rôle et réception des mythes nordiques : quelques exemples tirés de <i>Donjons et Dragons</i> , <i>Laurent Di Filippo</i>	137
De l'immersion au cas de conscience : perspectives sur l'implication du joueur dans une histoire, <i>Arnaud Gompertz et Unt Margaria</i>	142
Jeu est un autre, <i>Christophe Barbier</i>	148
Jeux de pianiste, <i>Feriel Kaddour</i>	155
<i>Inglourious Basterds</i> de Quentin Tarantino : jouer avec l'Histoire ou se jouer de l'Histoire ? <i>David Fontaine</i>	160
Interludes	166
Les mathématiques, science du défi, de l'énigme et du jeu ? <i>Hervé Lehning</i>	166
<i>Escape games</i> : créer des jeux grandeur nature, <i>Club ENScape Game</i>	176
Le bonheur des matheux qui font converger leurs sommes, <i>Joël Martin</i>	177
VIE DES CLUBS	
Club GaliENS	181
<i>Afterwork</i> à Boston	181
LES NORMALIENS PUBLIENT	
<i>François Bouvier</i>	
<i>Patrice Cauderlier</i>	

JEU D'ÉCRITURES

LE JEU POÉTIQUE DES LETTRES ET DES CHIFFRES, DE L'ANTIQUITÉ À NOS JOURS

Romain Vaissermann (1996 l)

Enseignant en CPGE au lycée Cézanne d'Aix-en-Provence, il poursuit des recherches sur la postérité littéraire de Jeanne d'Arc en poésie. Il a notamment publié 2 000 vers inédits de Péguy en 2016, dans *La Tapisserie de sainte Geneviève* (Paradigme) et *Châteaux de Loire* (Delatour).



« Et si vous souhaitez comprendre ce que je suis, sachez ceci : tout ce que j'ai dit a été prononcé par jeu – et je n'en ai conçu aucune honte¹. »

Pséphies

Les techniques pséphiques consistent à attribuer une valeur numérique aux lettres et à élaborer, à partir de là, divers calculs sur les mots. Il est des correspondances non numériques (ou non purement numériques, dirait un acousticien), puisque certains compositeurs de musique ont entendu des lettres par des sons, mais nous ne savons pas s'il existe des pséphies non alphabétiques, où par exemple des mots d'une langue non alphabétique signifieraient des nombres.

On trouve les techniques pséphiques dans certaines langues alphabétiques, à partir des correspondances numériques suivantes :

$\alpha = 1$, $\iota = 10$, $\rho = 100$, jusqu'à $\omega = 800$ et \aleph (sampi) = 900 selon l'alphabet grec de 27 lettres (pséphies qu'ont copiées les alphabets arménien et copte, cyrillique et glagolitique)

$a = 1$ jusqu'à $z = 26$ (pséphie basée sur l'alphabet latin de 26 lettres – voyez encore nos A, B, C à côté des 1, 2, 3 et autres I, II, III de nos architectures textuelles)



1 = א, 10 = י, 100 = ק, jusqu'à 400 = ת selon l'alphabet hébraïque de 23 lettres (mais certaines guématries atteignent 900)

1 = א, 10 = י, 100 = ק, jusqu'à 1 000 = ט en numération abjad (حساب الجُمَّل) basée sur l'alphabet arabe de 28 lettres (auquel s'ajoutent گ, ژ, چ et پ pour former tous les sons – ces 32 « lettres divines »)

À l'intérieur d'un même alphabet, diverses correspondances numériques sont susceptibles de s'appliquer. En voici quatre majeures :

a = 1 jusqu'à z = 26 (système français)

a = 1, k = 10, t = 100 jusqu'à z = 600 sans j ni v (système allemand)

a = 1, l = 10, u = 100 jusqu'à z = 500 sans j ni k ni v (système latin)

a = 1, b = 3, c = 6, par une addition toujours supérieure d'une unité, jusqu'à z = 276 (système trigonal)

Une progression identique peut être donnée à la valeur des lettres, mais suivant un ordre alphabétique distinct de l'ordre le plus commun : les Oulipiens, fidèles au Collège de Pataphysique, ont ainsi recomposé l'alphabet suivant l'ordre *pourqivtlcdemnyasghfbjxzkw*.

La pséphie la plus connue est le nombre de la Bête, χξς selon la tradition majoritaire issue de l'*Apocalypse* de Jean (XIII-18), soit 666 – ce qui a donné lieu à de nombreux calculs isopséphiques, dont le poème « 666 » de Jean Soubira en 1818 :

Ce siècle échauffera l'Afrique,
Tisonnera l'escroc,
Diffamera sa politique,
Et déchaussera le froc !

Isopséphies

Qu'est-ce que l'*isopséphie* ? C'est une pratique textuelle qui aboutit à des totaux égaux selon un certain système alphanumérique. L'isopséphie peut se pratiquer en poésie – dans un contexte métrique particulier, en versets ou en vers libres –, en prose – dans la reformulation herméneutique des mots (textes, passages entiers, expressions, noms communs ou noms propres – souvent noms et prénoms) – et théoriquement au théâtre, même si nous n'en connaissons pas dans ce genre.

Malgré les précautions prises, l'auteur d'un texte qui se veut isopsèphe commet parfois des erreurs ; vu le caractère fastidieux de semblables calculs, certains isopséphistes, de guerre lasse, admettent un compte approchant de l'égalité. On parlera alors, en cas d'erreur ou d'approximation acceptée, d'*isopséphie quasi parfaite* (à une unité près) et d'*isopséphie inexacte* (à plus d'une unité près), par différence avec l'*isopséphie parfaite*.



L'apparition de l'isopsépie dans l'histoire de la littérature ne suit pas l'ordre des alphabets précédemment indiqué, malgré certains chercheurs estimant – sans fondement – que la guématrie hébraïque est antérieure à l'isopsépie grecque. Remarquons également que les textes isopsèphes grecs ne font pas usage des trois lettres stigma ($\zeta = 6$), koppa ($\varphi = 90$) et sampi ($\lambda = 900$), mais respectent leur place en laissant inchangée la valeur des autres lettres.

L'*isopsépie sacrée* (ou religieuse) est donnée : le prêtre ou l'exégète théologien se réserve l'explication de volontés divines, le dévoilement ou l'aperçu d'un sens caché du monde ; on la connaît dans les religions juive, chrétienne et musulmane. L'*isopsépie profane* est au contraire construite par un isopséphiste qui sait que c'est un auteur bien humain qui produit l'isopsépie – la question n'étant pas qu'il soit croyant ou non. L'histoire des pratiques isopsépiques montre un mouvement général de désacralisation, depuis la supposée origine pythagoricienne de l'isopsépie jusqu'à Léonidas d'Alexandrie dans l'*Anthologie grecque* ; puis de resacralisation, à partir des *Inscriptiones Graecae* jusqu'aux Cabbales juive (guématrie, גימטריה), chrétienne et musulmane (houroufisme, حُرُوفِيَّة) ; et enfin de redésacralisation, du XIX^e siècle à nos jours – mouvement dont on ne saurait augurer toutefois qu'il soit définitif.

Le total de l'isopsèphe peut être vide de toute signification – comme ce distique en 4111 de Léonidas – ou signifiant, comme dans le paragramme latin de Michael Stifel, « *Ista est summa summarum...* », dont chaque vers vaut 2 300, somme de la valeur de toutes les lettres dans le système trigonal.

L'*isopsépie totale* prend en compte toutes les lettres (tel est le paragramme en vogue aux XVII^e et XVIII^e siècles), l'*isopsépie partielle* ne prend en compte qu'une partie des lettres (tel le chronogramme classique, isopsèphe signifiant où certaines lettres forment par addition des nombres, des dates et, souvent, des millésimes).

L'*isopsépie explicite* indique son total à chaque ligne ou unité de compte, ou bien dans le paratexte ; l'*isopsépie implicite* (se pose dès lors la question de la volonté et de la conscience qu'avait l'auteur de produire une isopsépie). L'isopsépie peut tout à fait être fortuite ; et c'est l'une des grandes critiques lancées à la guématrie et autres arithmomancies. Il est sans doute fortuit que le poème isopsèphe latin « *Maria Virgo* » ($101 + 226 = 327$ en système latin), qu'écrivit en 1710 le père Joseph Mazza de Castanea *o.f.m.c.* soit isopsèphe d'« École normale supérieure de Paris » ($40 + 78 + 137 + 9 + 63 = 327$ en système français).

Est enfin isopsèphe au sens large cet ensemble de lettres ou de mots dont le nombre petit d'une partie est égal au nombre petit d'une autre partie – le nombre petit étant le nombre réduit de cette somme ($\pi\upsilon\theta\mu\eta\nu$, *radix*, מספר קטן). En grec ἐγώ, « je » = $5 + 3 + 800 = 808$ or $8 + 0 + 8 = 16$ et $1 + 6 = 7$, d'où *isopsépie réduite* avec le mot hébreu אני, « je » = $1 + 50 + 10 = 61$ et $6 + 1 = 7$. Bel exemple d'*isopsépie bilingue*.



Poésies isopsèphes

Qu'est-ce, dans ces conditions, qu'un *poème isopsèphe* ? C'est un poème où se rencontrent des totaux égaux selon un certain système alphanumérique. Un vers, un distique, une strophe, le poème entier ont alors une valeur égale à un(e) autre vers, distique, strophe ou poème. En théorie, on peut écrire un poème où un hémistiche a même valeur qu'un autre ; nous n'en avons pas rencontré, que nous sachions.

À tout seigneur, tout honneur : faisons place à un poème profane (AG VI-327) du maître grec de l'isopséphie, Léonidas d'Alexandrie (+1^{er} siècle), qui changea sa manière en passant du quatrain au distique élégiaque, comme il l'explique.

Εἷς πρὸς ἓνα ψήφοισιν ἰσάζεται, οὐ δύο δοιοῖς,
οὐ γὰρ ἔτι στέργω τὴν δολιχογραφήν.

(original où chaque vers vaut 4111)

Calcules-tu ? Compte par un et non par deux,
Tant j'abhorre aujourd'hui le poème à rallonge !

(première traduction *isopsèphe en soi* que nous proposons,
chaque vers valant 416)

On distinguera l'*isopséphie interne* (cas du vers, du distique et de la strophe) et l'*isopséphie externe* (poème de même total qu'un autre). Une très-curieuse inscription sur une stèle votive conservée au Musée archéologique de Sparte mêle isopséphie interne (deux premiers vers écrits par le père) et externe (un pentamètre ajouté par le fils, Léonteus, en manière de signature et de remerciement). Ces vers élégiaques écrits vers +150 sous l'image d'une faucille de fer vaillamment remportée célèbrent la victoire obtenue à Sparte lors d'un concours de chant (IG V-1-257) :

Ὁρθεῖη δῶρον Λεοντεὺς ἀνέθηκε βοαγός
Μῶαν νικήσας καὶ τάδε ἔπαθλα λαβῶν.

vacat

καὶ μ'ἔστεψε πατὴρ εἰσαρίθμοις ἔπεσι.

(original où chaque vers vaut 2730)

C'est à Orthia que Léonteus, chef de troupe, dressa offrande,
Après avoir fini premier à la Mōa et remporté ce prix

...et me couronna Père, de mots au nombre égal.

(traduction nôtre, non isopsèphe)

Nous n'avons trouvé de poèmes isopsèphes qu'en grec, latin, français, anglais, allemand et hébreu – restriction qui tient à nos compétences personnelles (les domaines arabe et persan notamment nous étant inconnus) et à l'absence apparente



d'isopsépie poétique ailleurs. Qu'une langue attribue une valeur numérique aux lettres de son alphabet n'implique pas forcément, en effet, une pratique isopsépique.

Les plus grands isopsépiques de l'histoire de la littérature nous paraissent être Léonidas d'Alexandrie, Nicon de Pergame (au témoignage de son fils Galien), qui auraient pu constituer un recueil entier de poèmes isopsépiques, s'ils avaient tous survécu au naufrage de la littérature grecque ancienne ; Michael Stifel, Jerome Rothenberg, qui ont consacré à ce procédé un recueil entier.

Le plus grand isopsépique français est une femme, dont voici un « poème timbré » :

219

Le h est effacé de l'histoire.
En face, de l'autre côté du canal,
brouillard en déroute,
il ne trouvait jamais
un poisson dans l'eau.
Il n'y avait personne,
c'est la langue qui parle.

(original isopsépique de Michelle Grangaud, système français, 1998)

219

*die Geschichte ist ent-G-T
auf'm Gegenufer des Kanals
irren Dunstschwaden
er fand niemals, an keinem Tag
Fisch im Wasser (oder : H²O)
nichts und niemand war da
die Sprache geht ans Werk*

(traduction *isopsépique de l'original* par Stefan Barmann, système français, 1999
– avec deux inexactitudes : le vers 2 comptant 215 et le vers 4, 221)

Mais les langues anciennes ont survécu au naufrage, de sorte que l'isopsépique grec ancien le plus récent date des années 1970 et parut sous la plume du professeur Denys Lionel Page, qui voulait prouver dans *Further Greek Epigrams* que l'isopsépie n'est pas si difficile qu'il y paraît en transformant un quatrain non isopsépique de Zélotos (+I^{er} siècle) en quatrain isopsépique – mission remplie :

Ἐς τί πίτυν πελάγει πιoteύετε, γομφωτῆρες,
ἧς πολὺς ἐξ ὀρέων ῥίζαν ἔλυσ' ἄνεμος ;
αἴσιον οὐκ ἔσομαι πόντου σκάφος, ἐχθρὸν ἀήταις
δένδρεον ἔν αιγιαλῷ τὰς ἀλὸς οἶδε τύχας.

(chaque distique vaut 8067 ; Zélotos avait écrit
au vers 2 ἔλυσε νότος et au vers 4 οἶδα)



Pourquoi confier à l'océan ce pin, ô charpentiers de navires,
Puisque un vent puissant l'a extrait des montagnes en le déracinant ?
« Je ne serai pas carène de bon augure pour les traversées, moi l'ennemi des vents,
Moi, l'arbre ! » Sur la grève il connut les malheurs de la mer.

(traduction nôtre, non isopsèphe)

Si elle s'autorise souvent diverses licences (égalité approximative, graphies d'auteur) et si elle exploite toutes les ressources de la langue (mots dialectaux, abréviations, graphies archaïques) au prix d'une obscurité fréquente, l'isopsépie poétique obéit – convenons-en – à d'autres contraintes que numér(olog)iques : schéma métrique du vers ou du distique, signification prêtée au total, intégration du titre même dans l'isopsépie, interdiction d'une lettre à cause du système numérique choisi... Tous les genres sont compatibles avec l'isopsépie (épigramme, prière...) et même tous les systèmes métriques (syllabo-tonique, syllabique...) et tous les mètres (distiques élégiaques, alexandrins...).

L'Oulipo – déjà représenté ici par Michelle Grangaud – n'a bien entendu pas rechigné à multiplier ces contraintes. S'inspirant d'« El Desdichado » de Nerval, Gilles Esposito-Farèse (ENS de Saint-Cloud, 1975) a conçu un sonnet « L'Asservissement » à l'isopsépie remarquable – puisque tous ses vers fournissent un seul et même compte rond (400), titre et signature étant isopsèphes de la moitié (200) – ainsi qu'un sonnet où le titre, tous les vers et la signature sont isopsèphes deux à deux par symétrie centrale, fournissant de même un compte rond (100, 200, 300, 400, 500, 600, 700, 800, 800, 700 et ainsi de suite jusqu'à 100) – en nommant ce dernier « losange géométrique » :

Gil desdichado

Je fus le dépecé, — l'aède, — l'affolé,
Le baron d'Aquitaine à la tour abolie :
Ma cataracte est morte, — et ce luth constellé
Porte un profond trou noir vers sa Mélancolie...

(pséphies de 100 à 500)

S'inspirant de « Voyelles » de Rimbaud, Rémi Schulz s'est cantonné à une isopsépie remarquable dans « Mispar »², poème de cinq tercets en 1111 chacun. Son ami Guy Deflaux ajoute à l'égalité la symétrie et le parallélisme dans le poème-hommage « Rémi Schulz », au centre duquel figurent quatre strophes : un monostique de 134, un distique de 431, un second monostique de 134, un second distique de 431. Tous poèmes de 2010 !



Conclusion

Un procédé créatif à contrainte dont la première utilisation connue remonte à l'Antiquité grecque se trouve donc aujourd'hui à la pointe des courants littéraires actuels, revifé qu'il est par l'Oulipo. Grandement facilitée par l'utilisation du *Gematron*, « littéraciel » disponible en ligne (www.geffree.fr/gem.php), l'isopsépie touche même à la poésie numérique, autre grand courant de la création littéraire contemporaine, assistée par les mathématiques et l'ordinateur.

Étonnante alliance des chiffres et des lettres que permet toute poésie dont l'alphabet se prête à la numération ! Harmonie réalisée – sacrée ? – de la Science et de l'Art, de l'arithmétique et de la littérature, du nombre et du mot ! Mais nul Oulipien n'a encore composé de texte isopsèphe selon l'ordre alphabétique dit « pourqi », qui adopterait à l'imitation du système français les valeurs : p = 1, o = 2, jusqu'à z = 26 ; et nul n'a encore écrit d'isopsépie par multiplication... Mesdames et Messieurs, à vos plumes, pour sortir l'isopsépie des *curiosa mathematica* et la ravir aux fous littéraires.

Notes

1. Jésus-Christ dans les *Actes de Jean* (§ 96), apocryphe cité par le poète américain et grand guématicien Jerome Rothenberg dans son « Manifeste personnel » (*Un champ sur Mars*, Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2016, p. 275).
2. Anagramme approximatif d'un autre sonnet inspirateur, « Prisme » de Daniel Marmié, mais surtout terme technique hébreu de guématrie (קס"ט = grec ψήφος, ἀριθμός = latin *numerus*).

Indications bibliographiques

- P. Perdrizet (Ulm, cacique en 1890), « Isopsépie », *Revue des études grecques*, t. XVII, fasc. 76-77, 1904, p. 350-360.
- R. M. Tatlow, *Bach and the Riddle of the Number Alphabet*, Cambridge, Cambridge UP, 1991.
- D. Buisset, « Traduire la contrainte isopsépique de Léonidès d'Alexandrie », *Formules*, n° 2, 1998, p. 71-84.
- C. Luz, *Technopaignia. Formspiele in der griechischen Dichtung*, Leyde, Brill, « Mnemosyne », 2010, p. 247-325.